



HAL
open science

L'émergence du sens par l'acte de langage, de la syntaxe au submorphème

Didier Bottineau

► **To cite this version:**

Didier Bottineau. L'émergence du sens par l'acte de langage, de la syntaxe au submorphème. La
fabrique du signe, Linguistique de l'émergence, 2006, Toulouse, France. pp.299-325. halshs-00656288

HAL Id: halshs-00656288

<https://shs.hal.science/halshs-00656288>

Submitted on 3 Jan 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'émergence du sens par l'acte de langage, de la syntaxe au submorphème

Didier Bottineau, CNRS, MoDyCo, Université Paris-X (Nanterre)

D'un point de vue phénoménologique, la notion d'émergence dérive de celle d'émersion : entrée progressive dans le champ visuel d'un observateur humain d'un objet sortant d'un milieu liquide. L'émersion présuppose l'intégrité de la partie masquée de l'objet en cours d'apparition, alors que l'émergence prend parti de ne pas présumer de l'intégrité constitutive de l'objet en amont de l'apparition.

1. Formes et niveaux de l'émergence en linguistique

1.1. – Trois définitions de « l'émergence »

La notion d'émergence est compatible avec trois approches complémentaires :

1.1.1. - *l'auto-organisation*, par laquelle une dynamique affectant les relations entre les parties d'un tout finit par contagion de proche en proche par affecter le tout d'un comportement globalement cohérent aux yeux de l'observateur humain sans qu'il soit pour autant nécessaire d'en déduire la présence d'un moteur cognitif intégrant muni d'une représentation de lui-même comme tout ; ceci concerne par exemple les cyclones et les vols d'étourneaux (aucun oiseau n'a de vision d'ensemble du tout auquel il semble participer : aucune cellule n'y est pourvue d'un programme partagé avec les autres et dont elle exécuterait une partie spécialisée ; le vol se forme sans plan ni représentation).

1.1.2. - *l'autopoïèse*, procédure évolutive par laquelle un système dynamique en interaction continue avec l'environnement dans lequel il « sévit » s'individue par clôture opérationnelle : une boucle de rétroaction permet au système dynamique de détecter ses rapports à l'environnement, d'enregistrer une mémoire de son expérience dynamique, de comparer les nouvelles occurrences immédiates aux enregistrements, de reprofiler le perçu au gré des prédictions livrées par l'enregistré (tout en reprofilant l'enregistré par cette opération même), de guider la modification réciproque de l'entité en individuation croissante et de son environnement dans un sens qui proroge sa durée d'existence, ou viabilité ; ainsi un cyclone qui, dans sa durée, acquerrait une expérience des dépressions qui l'ont alimenté et formerait une compétence à s'orienter dans les directions où il

détecterait de nouvelles pourrait être considéré comme un être vivant dont le comportement relève de la cognition.

1.1.3. - *la convergence*, par laquelle des phénomènes préexistants mais non liés entre eux vont, fortuitement ou non, se retrouver graduellement coalisés par une fonction fédératrice ou participer comme causes distinctes à des effets partagés. Dans le domaine du langage, la communication orale et la gravure rupestre ont pu émerger séparément pour ensuite se retrouver associés dans le cadre d'activités sociales fédératrices, par exemple des rites religieux ou narratifs vocalisés réalisés en présence des représentations iconiques. L'écriture a pu émerger par coalescence du dessin et du récit, avec altération réciproque en accroissement continu ; et dans l'oralité même rien n'oblige à envisager la formation initiale d'un système unifié pour les différentes activités humaines accompagnées d'actions vocales (chasse, combat, incantation, deuil, synchronisation des tâches agraires, accouplement, rencontre de l'inconnu...).

1.2. – Emergence et historicité

La question de l'émergence est applicable en sciences du langage sur au moins trois échelles chronologiques :

1.2.1. - *A l'échelle de l'espèce*, elle concerne la constitution de la faculté langagière : on peut définir le lexique comme un ensemble de comportements vocaux exécutables et reconnaissables et dont l'enchaînement est ritualisé par des chaînes syntaxiques. D'un point de vue structuraliste, un langage devient une langue par opposition distinctive à d'autres langues : le linguiste attribue un mot ou une structure par la connaissance qu'il a de la possible co-occurrence de classes de mots, phonèmes, prosodèmes, morphèmes et structures dans un acte de parole donnée (par exemple le mot wolof *xale* « enfant » ne devrait normalement pas être précédé de *le* même chez un locuteur bilingue) : c'est l'expérience de la polyglossie (ou de sa possibilité) qui fait de l'idiolecte une langue opposable à d'autres (un système d'actions vocales opposable à d'autres) ; chez le sujet comme chez le linguiste, la langue émerge par prise de conscience de sa propre relativité et orientation de son propre devenir à l'aune de ce nouveau rapport, autrement dit, par clôture opérationnelle et individuation autopoïétique à la manière des êtres vivants ; et cette conscience joue un rôle cruciale dans la formation des communautés et leur auto-contrôle (famille, institutions académiques, rites initiatiques tribaux, régulation de la transgression et de la créativité en « langue des jeunes », comme dans *L'agreg les écrits ça va mais les oraux ça banane grave*, entendu en cours).

1.2.2. - A l'échelle de l'idiolecte individuel, la dynamique émergentiste instruit l'individuation du lexique : l'enfant, confronté à des expériences sensori-motrices hétéroclites telles que caresser un chien, sursauter à un aboiement ou éviter un résidu sur un trottoir, est dans le même temps confronté à une expérience sensori-motrice homogène et récurrente, le mot « chien », « une puissante madeleine » selon Stéphane Robert : une action vocale motrice, reconnaissable et contrôlable, capable par réminiscence de susciter la réactivation associative d'un savoir expérientiel érigé en réseau au fur et à mesure des inscriptions occurrenceielles réalisées à chaque occurrence du mot (y compris par la lecture de contes en milieu familial ou scolaire, d'où l'importance de la canalisation institutionnelle des expériences fédérées au *token* vocal).

Un mot est concret s'il co-survient avec une expérience dont l'unité pourrait se fédérer conceptuellement sans passer par le *token* vocal (par exemple le chien) et abstrait si la collection d'expériences fédérées est d'une hétérogénéité telles qu'aucun dénominateur sensible évident n'est appréhendable hormis le mot lui-même (par exemple *la force*). Et l'enfant, dans son expérience, est confronté à tout instant à une foule de mots, et non pas un seul, et se développe dans un environnement social où à l'évidence à un vécu situationnel ne correspond pas une réponse vocale : le réseau associé à *chien* se forme dans l'expérience en parallèle à celui concernant *chat*, avec les points communs (mammifère quadrupède domestique poilu) et les différences d'apparence, de comportement, et de rapport qu'un humain peut entretenir avec chacun : les mots vont s'individuant par leur histoire autopoïétique « individuelle » et « sociale », c'est-à-dire, la nature du savoir réactivé par l'action sensori-motrice couplée qui est leur véritable nature émerge et évolue par le jeu de ces rapports.

En outre, même en tant qu'unité, le mot n'est pas donné et doit, par segmentation différenciatrice, être discriminé au sein de la « bouillie phonétique » perçue par l'enfant. Ma fille âgée de deux ans, entendant son père protester contre un embouteillage causé par une course cycliste, s'est exclamée à deux reprises /sélebodel/, que nous analysons « c'est le bordel », *mais pas elle* – il s'agissait pour elle d'une chaîne phonique insécable entendue dans des circonstances ayant provoqué une exaspération analogue à celle que j'exprimais et pour laquelle elle avait « madeleinisé » cet enchaînement vocal dans sa globalité, que son expérience langagière ultérieure l'amènerait fatalement à fractionner jusqu'à parvenir à un niveau de segmentation analytique analogue à celui de l'adulte : former le lexique, c'est

aussi accroître le niveau de résolution du « scanner métalinguistique » discriminant les unités au niveau desquelles s'effectue le couplage forme / sens, à savoir, madeleine vocale / expérience générale (sensori-motrice multimodale et psychologique). Ce qui soulève inévitablement la question : *jusqu'où une telle analyse peut-elle être poussée*, et l'est-elle dans les mêmes conditions pour tous les sujets parlants ? De cette question dépend la pertinence cognitive de l'analyse morphologique.

1.2.3. - *A l'échelle de l'acte de parole par le sujet parlant*, dans les instants que durent les prises de paroles alternées par le dialogue, on constate un fonctionnement absolument contradictoire : le locuteur qui communique « transmet » à l'allocutaire son idée, mais le penseur qui médite isolément par un acte de pensée intérieure non vocalisée construit par l'acte de pensée verbale même l'idée à laquelle il aboutit au terme de l'acte de langage intime. Pour citer Peirce, *How can I tell what I think until I hear myself speak?* La conception bühlérienne et jakobsonnienne de la communication s'est construite sur l'hypothèse d'une transmission, négligent trois éléments phénoménologiques cruciaux :

- Parler, c'est affecter l'environnement d'une vibration acoustique qui, en elle-même, est asémantique et ne pourrait en aucune manière « porter le sens », lequel réside dans le rapport psychologique à la phonation et à l'audition et non dans l'événement physique – un mot n'a de sens qu'en tant qu'action sensori-motrice humaine ;

- Cette mise en vibration atmosphérique ne se laisse pas schématiser par une flèche orientée de l'émetteur vers le récepteur, mais par une irradiation centrifuge percevable par toute conscience humaine présente, en premier lieu le locuteur lui-même. En outre, il est aujourd'hui démontré que les articulateurs vocaux sont munis de terminaisons nerveuses qui recyclent en temps réel la proprioception tactile de la phonation : le locuteur s'inflige l'expérience proprioceptive de sa parole, et par voie auditive, et par voie tactile. Autrement dit, il se fait construire le sens de ses paroles et s'auto-interprète.

- La pensée intime non vocale est elle-même une simulation oralisée de ce que serait la perception auditive de l'énoncé correspondant s'il était effectivement énoncé, et par introspection (puisque'il n'existe guère d'autre méthode en la matière) on se rend compte que le dire intérieur est muni d'un rythme, de groupes de souffle, d'une prosodie et de tous les attributs sensibles du phrasé vocal, même s'il n'en a pas le parachèvement syntaxique requis par la communication

intersubjective normée (tout ce qu'on pense est loin de former des phrases complètes).

De ces trois faits on peut conclure que parler, c'est réaliser une chaîne vocale percevable ou propriocevable et de nature à susciter une cascade de réactions cognitives interprétatives, aussi bien pour l'autre (parole vocale exprimée) que pour soi-même (parole intérieure dont la vocalisation est inhibée, et dont l'inhibition peut défaillir si l'on considère le « parler seul » de certaines personnes solitaires) : parler, c'est (se) faire penser par action vocale réelle ou simulée et de portée interprétative transitive (communication) ou réflexive (méditation) ; on fait construire une représentation mentale ou *idée* par autrui en le soumettant à la même chaîne de madeleines vocales (couplage prosodique d'un lexique et d'une morphosyntaxe) que celle que l'on se met mentalement en scène pour mettre en œuvre l'idéation personnelle.

L'illusion de la transmission de la pensée par la parole résulte du fait qu'en situation sociale ordinaire on tend à faire idéer par autrui une scène sémantique plus ou moins planifiée par et pour soi-même au préalable. En la matière, la tâche du linguiste est entravée par deux traditions nocives : l'anathème poppérien sur l'introspection comme mode heuristique d'appréhension d'une empirie non manipulable expérimentalement, et le compartimentage disciplinaire (linguistique, psychologie, biologie, neurologie). Pour cette raison, il nous échappe les faits que

- dans la *pensée intime*, la parole n'exprime pas la pensée, elle la constitue ;

- par la communication, même si on a relative connaissance du sémantisme planifié, on fait construire par l'autre le sens comme on le fait pour soi : *on ne lui transmet pas une idée, on la lui fait idéer* ;

- et donc, l'acte de langage est un acte d'émergence contrôlée de l'idée par procédure vocale, pour soi comme pour l'autre : un modèle linguistique qui n'incorpore pas ces éléments comme paramètres contraignants est voué à l'échec en ce qu'il échafaude une théorie sur la base d'une empirie totalement contrefaite.

1.3. – Emergence sémantique et acte de langage

On parvient ainsi à une vision intégrée du phénomène langagier que l'on récapitule sommairement :

1.3.1. - *L'acte de langage est une procédure vocale d'idéation adressée à autrui (vocalisation exprimée) ou soi-même (vocalisation simulée), avec pour fonctions correspondantes la*

communication et la méditation. On a par ailleurs défini l'acte de langage comme une synapse intercorticale utilisant la voix comme médiateur cognitif, exactement comme dans la synapse interneuronale chimique-électrique, c'est le neuro-médiateur chimique qui joue le rôle de médiateur du signal électrique. Un cortex agit globalement sur lui-même et sur d'autre en recourant à une procédure empruntée à son propre moteur substratique, le neurone, mais avec un changement fractal de complexité accompagnant l'ordre de grandeur de l'évènement : si le neuro-médiateur chimique est stable et sa sémantique binaire (1 « décharge » vs 0 « rien »), le cogno-médiateur phonique qu'est la parole est modulable et sa sémantique interprétative analogique, variant au gré de la structure du médiateur.

1.3.2. - Dans cette procédure, *les mots sont des actions sensori-motrices récurrentes associées à des expériences hétérogènes* (identification de propriétés, vécus pragmatiques et émotionnels, valeurs...) qu'elles fédèrent en notions par co-occurrence, d'où « l'effet madeleine » : la convocation d'un savoir tant théorique que pragmatique acquis dans l'expérience du monde, de la société, de la famille, de l'éducation.

1.3.3. - Parler n'est pas qu'un diaporama de souvenirs, *il existe une procédure de recomposition sémantique des notions permettant la constitution d'une scène mentale cohérente*. De manière variable en typologie linguistique, les gestes et étapes de cette procédure sont eux-mêmes « madeleinisés » par des unités vocales, la morphologie grammaticale (déterminants, auxiliaires, prépositions, affixes, flexions...), et par des enchaînements récurrents, la syntaxe. L'énonciation a une durée qui suppose la concentration de l'attention synchronisée sur le couple sensori-moteur en opération et sur les réponses sémantiques qu'il suscite (récupération de prototypes, recomposition, corrélation à l'environnement psychologique : perception de la situation, savoirs partagés, etc.).

1.3.4. - Dans son fonctionnement normal, *l'acte de langage focalise l'attention sur la construction de l'idée, occultant les autres préoccupations* ; la parole permet la concentration durable de la conscience sur une tâche singularisée et contraste avec la dispersion instantanée de la conscience non langagière. Et l'acte de langage, en recomposant des prototypes mémorisés, transforme l'expérience immédiate en mise en scène d'acteurs mentaux génériques plus étendus et consistents, nourris par l'expérience acquise : parler met le vécu immédiat à l'aune du vécu antérieur et, à ce titre, amplifie l'intelligence (au sens étymologique).

1.3.5. - *En acquisition*, le potentiel de réminiscence des mot et morphèmes (qu'il s'agisse de notions ou des valeurs combinatoires de grammèmes) émerge, s'affine et s'amplifie par la récurrence du couplage forme / sens dans l'expérience, par la multiplication des contrastes entre formes, et par l'accroissement du niveau de segmentation analytique des formes par le sujet apprenant son parler. Corollairement, l'affinement de la segmentation fait émerger un principe d'ordre entre les sous-constituants : un découpage lexical affiné fait mécaniquement émerger une syntaxe.

Dans les sections qui suivent, on se concentre successivement sur deux niveaux de segmentation de la chaîne parlée, la syntaxe et la morphologie, et on illustre le rôle joué par chacune dans l'émergence immédiate du sens distinguée supra en (c). La nature des hypothèses proposées oblige toutefois à garder un œil sur les ordres de grandeur (b) et (a), en particulier en matière de morphologie.

2. Le rôle de la syntaxe dans la construction du sens

Pour une langue donnée, le parcours constructionnel du sens est modélisable à partir des données morphosyntaxiques observables. On illustre ce fait par trois exemples radicalement distincts : le modèle analyse / synthèse propre au basque, le modèle focale / verbe / arguments propre au breton, et le modèle sujet / prédicat propre au français et à l'anglais (non exclusivement).

2.1. Basque

- (1) *Gizonak andreari lorea eman dio*
 Homme-ERG femme-DAT fleur-ABS donnée la-lui-il
 'l'homme, à la femme, la fleur, donné, il la lui'
 « L'homme a donné la fleur à la femme »

Cet énoncé basque illustre l'ensemble des propriétés prototypiques de la chaîne canonique des constituants nécessaires à notre propos, à savoir que :

- (i) les éléments nominaux sont normalement initiaux alors que le verbe conjugué est final ;
- (ii) chaque syntagme nominal est suffixé par une postposition assignant un « cas » argumental (ici ergatif, datif, absolutif) ou circonstanciel (cas spatiaux...); cette marque suffixe le dernier élément du groupe (le nom, l'adjectif, le démonstratif selon les

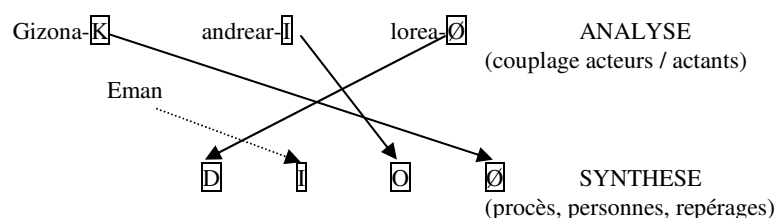
cas) mais porte sur l'ensemble du syntagme (exactement comme une préposition en français) ;

(iii) la matrice argumentale (agent, patient etc.) n'est pas centrée sur le verbe, elle se forme directement entre les noms : l'absolutif, morphologiquement non marqué, est l'argument obligatoire sans rôle sémantique prédéterminé, alors que les deux autres, l'ergatif et le datif, sont des adnominaux qui relient deux autres arguments au premier à la manière de génitifs et selon une relation syntaxique de type adjectival. L'ergatif pose un dominant relatif, typiquement un agent. Le datif pose un un dominé relatif, typiquement un destinataire, bénéficiaire, détrimentaire. Et l'absolutif, sémantiquement indéterminé, s'interprète contextuellement au gré des confrontations avec les autres cas en présence dans la matrice actancielle : agent isolé, patient face à un agent ergatif, phénomène face à un expérimenté datif, ou encore trajecteur entre une source ergative et une cible dative, comme dans l'exemple supra. D'un point de vue cognitif, ce système associe les participants lexicaux avec les rôles gestaltiens fondamentaux que sont la base (absolutif), le pic d'instabilité (ergatif) et le creux de stabilisation (datif) : chaque acteur sémantique reçoit un actant fonctionnel, le couplage formant un argument. En termes théâtraux, chaque acteur reçoit un rôle, formant un personnage. Cette première partie de l'énoncé est un casting comparable au *dramatis personae* introductif des textes dramatiques.

(iv) le verbe final conjugué, pour sa part, réalise la mise en œuvre de *l'intrigue* : par accord multiple, il incorpore une série de pronoms liés représentant les arguments précédemment formés. La valence incorporée par le verbe varie avec la matrice d'arguments lexicaux précédemment liés par le schème (ergatif)-(datif)-absolutif, aussi faut-il considérer que son sujet est non pas l'un des trois arguments mais l'ensemble centralisé par le support absolutif, cas relatifs compris. Pour certains verbes en nombre limité, l'accord multiple peut s'effectuer à même la base lexicale : *badakit* « je le sais » ; sinon elle s'opère séparément, formant un « auxiliaire final » (comme *dio* supra), pure agglutination d'éléments formateurs dépourvue de racine lexicale (cf. la glose de *dio*, 'la-lui-il'). De son côté le verbe lui-même, libéré de l'accord multipersonnel, devient participe en recevant des suffixes aspectuels dont le choix est indépendant de celui de la matrice argumentale de l'auxiliaire : *eman* « donné », *ematen* « donnant », *emango* « donner » ('de donner'), d'où *ematen dio* « il la lui donne », *emango dio* « il la lui donnera ». Aucune contrainte ne lie l'aspect à l'actance (cf. anglais : *do* + base verbale vs **do* + *-ing* / *-ed* ; en basque ces associations ne posent aucun

problème parce que l'auxiliaire n'est qu'un grappe actancielle et non un auxiliaire lexical). L'ensemble fait penser à un jeu de lego purement modulaire et componentiel ; mais il faut préciser que dans l'accord multiple la forme et la place de chaque « pronom lié » se détermine au gré des matrices et en fonction des paramètres intrinsèques de la prédication marqués au niveau du verbe, tels que le temps (passé *-n*), la modalité (hypothèse *-ke*) et l'allocutivité (identification de l'allocutaire cible : masculin *ka*, féminin *na*). Dans ce système, chaque « personnage nominal » est repris par un indice intraverbal dont le « déguisement » allomorphique varie de manière cohérente en fonction des relations qu'il entretient avec les autres dans le cadre des repérages spécifiés : il ne s'agit pas d'un lego, mais d'un *réseau dont l'état des parties varie en fonction de l'état du tout*. Dans le verbe, les marques de paramétrage interne (temps etc.) sont morphosyntaxiquement stables, alors que celles des paramètres importés et dépendants (pronoms liés) varient allomorphiquement en fonction des précédents. On observe un dialogisme interne au verbe par lequel la forme des éléments perçus (marques de personne) est reprofilée en fonction d'une prédétermination psychologique (repérages temporels, modaux, allocutifs) : le verbe affiche un fonctionnement typique de celui de la perception dialogique en général et il en émerge une morphologie complexe et cohérente qui reflète l'interaction, ce qui fait de ces marques des scanners à haute résolution indiquant avec une précision typologiquement inhabituelle la dynamique des interactions présidant à l'émergence du sens.

Il en ressort que le basque, de manière très simple, fait réaliser la construction de l'idée par le biais d'un double assemblage : la formation analytique du casting par couplage des acteurs et actants (domaine nominal), puis sa fusion synthétique par accréation au verbe (marquant la nature de l'avènement qui les confronte) dans l'environnement paramétré des repérages prédicationnels. Métaphoriquement, cela revient à trier les ingrédients de la recette avant de les mettre ensemble par la préparation pour aboutir au produit fini. En schéma :



Cette démarche s'applique à des SN plus complexes (avec adjectifs, adverbes...), les postpositions se suffixant toujours au dernier constituant du groupe lexical (quelle qu'en soit la nature). Pour la subordination relative et conjonctive, c'est une proposition complète à verbe final qui s'enchaîne dans une autre en recevant des suffixes casuels nominaux, faisant de la proposition intégrée un argument de l'analyse argumentale de la proposition intégrante. Evidemment il s'impose de relativiser certains éléments : tous les arguments lexicaux ne sont pas nécessairement explicites, certains peuvent être déplacés, et le rapport analyse / synthèse n'est pas toujours aussi clairement réparti ni symétrique que dans l'énoncé prototypique initial. L'exemple suivant est un extrait de la traduction d'Harry Potter :

- (2) Biharamunean, ¹Malfoyk[>] ezin zuen sinetsi ²Harry[>] eta ³Ron[>], nekatuta-itxuraz baina poz-pozik, oraindik Hogwartsen zeudela. Izan ere, hurrengo goizean ⁴Harryk[>] eta ⁵Ronek[>] pentsatzen zuten ⁶[hiru buruko txakurrarekin izandako topaketa][>] ⁷abentura[>] paregabean izan zela, eta ⁸[gogo handia][>] zuten halako beste bat izateko. Bitartean, ⁹[Gringottsetik Hogwartsera eramandako fardelaren berri][>] eman zion ¹⁰Harry[>] ¹¹Roni[>], eta ¹²[denbora asko][>] eman zuten beren artean galdezka zer izan ote zitekeen ¹³[hain babes handia][>] behar zuen ¹⁴[gauza hura][>].

Le lendemain, ¹Malfoy ne pouvait croire qu' ²Harry et ³Ron, l'air épuisés mais ravis, faisaient toujours partie d'Hogwarts (=l'école des sorciers Poudlard). En fait, en ce lendemain matin, ⁴Harry et ⁵Ron pensaient que ⁷l'aventure ⁶de la rencontre qu'ils avaient eue avec le chien aux trois têtes était exceptionnelle (« sans pareille »), et ils avaient ⁸grande envie d'en avoir une autre du même genre. Pendant ce temps, ¹⁰Harry donna à ¹¹Ron ⁹des nouvelles du paquet ramené de Gringotts à Hogwarts, et ils passèrent ¹²beaucoup de temps entre eux à se demander ce que pouvait bien être ¹⁴cette chose qui nécessitait ¹³une si grande protection.

Dans cet exemple, outre l'implication de certains arguments, il apparaît que *les groupes nominaux thématiques sont postérieurs au groupe verbal* : la phase antérieure étant réservée à la décomposition analytique et heuristique des participants en couples arguments lexicaux / actants grammaticaux par les syntagmes nominaux, certains d'entre eux sont postériorisés en cas de reprise anaphorique ; l'amont étant réservé à la découverte, la reprise est réservée à l'aval, ce qui interdit au début de l'énoncé de servir de zone de thématisation. En cela, les

arguments basques antéposés n'ont rien à voir avec les arguments détachés du français.

2.2. Breton

- (3) *Tennañ g rajec'h un olifant en un trepas !*
 'Tirer que feriez un éléphant dans un couloir !'
 « Vous rateriez un éléphant dans un couloir ! »

Les propriétés essentielles de l'énoncé breton sont les suivantes :

- (i) L'énoncé prototypique breton utilise un *verbe médian* pour séparer *une zone initiale focale d'une zone finale non focale*.
- (ii) La focale initiale est librement sélectionnée par le locuteur : sujet, objet, attribut, circonstant, verbe pour la fonction ; mot, syntagme ou proposition subordonnée pour l'extension. Fonctionnellement, la focale est le constituant qui selon le locuteur répond prioritairement au besoins informationnel le plus urgent dans une situation donnée pour l'interprétant (qu'il s'agisse de l'allocataire de la communication ou de soi-même pour la méditation) : *tomm eo an amzer* « chaud est le temps » (réponse à la question « quel temps fait-il ?) vs *an amzer a zo tomm* (il y a le temps qui est chaud, prise de conscience).
- (iii) Un même constituant ne peut figurer à la fois comme focale préverbale ou élément non focal post-verbal. De ce fait, le sujet est soit focal, soit flexionnel, jamais les deux à la fois ; cette exclusion mutuelle interdit tout accord personnel, ce qui place la morphosyntaxe bretonne aux antipodes de celle du basque : « je lis un livre » se dit soit *me a lenn_ ul levr* 'je li_ un livre', soit *ul levr a lennan* 'un livre li_s' (si c'est l'objet qui est focalisé, le sujet est flexionnel).
- (iv) comme on le constate, on ne peut compter sur l'ordre linéaire pour fixer les fonctions, mais comme il n'y a pas nom plus de cas nominaux morphologiques, ceci peut poser des cas d'ambiguïtés, notamment pour des actions réversibles : la marque de la 3^e personne singulière étant nulle, dans *Per a wel Mari* on ignore si c'est Pierre qui voit Marie ou l'inverse (soit Per est sujet et *wel* non fléchi, soit Per est objet et *wel* fléchi par zéro, ce qui n'est pas très discriminant).
- (v) toutefois, le statut de la focale est partiellement élucidé par la particule préverbale : *a* s'il s'agit d'un actant sujet ou objet, *e* pour tout autre cas, comme dans *Bremañ e lennan ul levr* « maintenant je lis un livre » (la focale est un adverbe). Si on focalise le verbe lui-même, à une forme nécessairement non conjuguée, la place 2, conjuguée, doit être instanciée par une forme de l'auxiliaire *ober* « faire » : *lenn a ran* 'lire fais' ('lire est ce

que je fais') > « je lis » ; le verbe focalisé étant bien l'objet de l'auxiliaire, la particule préverbale est, très logiquement, *a*. Enfin on peut focaliser la prédication même par l'auxiliaire *bezañ* « être » avec les mêmes valeurs que *do* dit emphatique en anglais, la particule préverbale étant alors *e* (pour une focale non actancielle). Le tableau suivant présente une vue synoptique de tous ces éléments en énumérant les reformulations possibles de l'énoncé initial selon la sélection de la focale (verbe, prédicat, sujet, objet, circonstant, prédication) :

| | |
|----------------------|---|
| Verbe : | Tennañ <u>a</u> rajec'h un olifant en un trepas ! V a F-s O C <i>Rater que feriez un éléphant dans un couloir!</i> |
| P=V+O : | Tennañ un olifant <u>a</u> rajec'h en un trepas ! P a F-s C <i>Rater un éléphant que feriez dans un couloir !</i> |
| S : | C'hwi <u>a</u> tennje un olifant en un trepas ! S a V O C <i>Vous que raterait un éléphant dans un couloir !</i> |
| O : | Un olifant <u>a</u> tennjec'h en un trepas ! O a V-s C <i>Un éléphant que rateriez dans un couloir!</i> |
| C.C.Lieu : | En un trepas <u>e</u> tennjec'h un olifant ! C e V-s O <i>Dans un couloir que rateriez un éléphant !</i> |
| Prédication : | Bez' <u>e</u> tennjec'h un olifant en un trepas ! E e V-s O C <i>Etre que rateriez un éléphant dans un couloir!</i> |

On comprend que la chaîne linéaire bretonne est simplement *focale + prédication + le reste*, et que les autres propriétés (sujet focal ou flexionnel, particule préverbale) ne sont que les moyens mis en œuvres pour permettre ce dispositif requérant un ordre des mots quasiment libre (hormis le verbe en seconde position) pour une morphologie non casuelle ; c'est donc le verbe qui s'ajuste diathétiquement avec la plus grande souplesse. Un effet paradoxal est que la valeur fonctionnelle d'un syntagme nominal (sujet, objet), qui ne se détermine ni par la place, ni par la marque, n'est jamais fixée ni stabilisée par le locuteur ; sa détermination est déléguée à l'interprétation et se calcule sur la base d'indicateurs recoupsés distillés successivement dans la linéarité : la particule, la flexion verbale. Dans ces conditions, une fonction qui a été interprétée une fois peut très bien faire l'objet d'une réinterprétation ultérieure. Pour cette raison, en cas de subordination, un même syntagme admet des fonctions

multiples relatives à des verbes distincts, aussi le breton se passe-t-il de pronom relatif et de conjonctions (du moins tant qu'ils sont sémantiquement incolores) :

- (4) Pa sonjañ e vez tud a veaj evit ar blijadur !
 'Quand pense-je est des gens voyage pour le plaisir !'
 « Et il y a des gens qui voyagent pour leur plaisir ! »

Successivement dans la linéarité, *tud* « gens » est d'abord sujet inversé de *vez* « est » puis sujet de *veaj* « voyagent » ; à une matière lexicale mémorisée et constante est associable une fonction variable. Dans la perspective de Cadiot et Visetti 2001, les unités lexicales sont morphologiquement fixées avant l'achèvement de la genèse du sens et en amont de l'assignation de la fonction, ce qui rend relativement imprévisible leur devenir interprétatif : l'énonciation ne dit pas tout à l'instant où elle s'opère. De même, on peut en breton retenir provisoirement une focale transitoire et temporaire, quitte à la spécifier ensuite ; on obtient alors la paradoxale structure à sujet disloqué : *Per a zo brav e di Pierre est beau sa maison* > « La maison de Pierre est belle ». Ceci inverse le mécanisme précédent : à une fonction énonciative constante, le sujet focal, est associable une instanciation sémantique variable, un groupe nominal en cours de détermination ; la fonction est donnée avant même que la détermination ne soit achevée. On en conclut que de manière générale, c'est le couplage matière / forme qui se trouve « mis en ballottage » par la structure générale de l'énoncé, chacun des deux pouvant être pris comme constante par rapport à laquelle l'autre alterne comme variable. On retrouve partout en breton des phénomènes sous-tendus par la même logique : un nom est soit prédéterminé grammaticalement, soit post-déterminé lexicalement ; et l'objet d'un verbe transitif est soit un possessif antéposé, soit une « préposition conjuguée » postposée.

Les exemples du basque et du breton illustrent deux procédures d'émergence sémantique très dissemblables de celles que l'on observe pour la syntaxe du français et de l'anglais, qui a en commun l'articulation d'un couple sujet / prédicat interprété comme relation de support à apport ou de thème à commentaire. Dans nos propres termes on dira que le sujet réactive un fichier notionnel connu (disponible en mémoire de travail ou en mémoire étendue selon l'extension anaphorique requise, étroite ou large) et en attente de modification, « l'altérande » ; et le prédicat introduit la modification effective du précédent, jouant le rôle « d'altérateur ». Toute phrase se présente comme un événement cognitif dynamique, et ce indépendamment de

l'aspect du procès exprimé : *la neige est blanche, snow is white* est un événement mental en ce que cet énoncé fait créer par l'interprétant un rapport entre les dénominations linguistiques de la neige et de la propriété « blancheur » une connexion non préexistante selon le locuteur, par exemple un instituteur s'adressant à de jeunes élèves ; l'analyse logique est dans l'erreur en y voyant une tautologie : un locuteur n'adressera pas un tel message s'il considère son effet cognitif nul et s'il ne s'inscrit pas dans la dynamique de la création d'un savoir multifacétique (concernant autant la connaissance des caractéristiques de l'objet que celle des liens entre unités lexicales). Ce qui dans le détail différencie le français et l'anglais concerne avant tout la phase d'approche, privilégiée par le français, à la fois sous la forme de détachements lexicaux des circonstants et, pour le français oral, des arguments (moi, je) et sous la forme des modalisations (il se peut que, il faut que) ; l'anglais réduit la phase d'approche en évitant les arguments détachés et en développant les marques aspectuelles et modales de connexion entre « sujet » et « prédicat » (altérante et altérateur) : *I can't seem to get this air-conditioner to work.*

On a ainsi mis en évidence trois profils syntaxiques : analyse / synthèse (basque), focale / prédication (breton) et altérante / altérateur (français, anglais). En termes d'émergence, on veut dire que la formation du savoir-faire langagier dans ces langues passe par un entraînement à la discrimination, reconnaissance et mise en œuvre récurrente d'un rituel de construction linguistique de l'idée consciente suivant le protocole propre à la langue ; et que le devenir diachronique de la langue comprend la reproduction analogique d'un tel protocole avec la marge de différenciation qui permet l'évolution par spécialisation (langues romanes vs germaniques) ou franchissement de seuil critique (bascule typologique). Ceci posé pour la syntaxe, on peut pousser un cran plus loin la question de l'analyse des phases cognitives de l'interprétation et de l'énonciation dans le domaine de la morphologie.

3. La submorphologie de l'anglais

En principe, la structure morphologique du lexique est arbitraire : la réalisation phonique cat n'est pas censée être inspirée par l'interaction sensori-motrice de l'humain à l'objet d'expérience. En pratique, il est connu que le lexique de très nombreuses langues comme l'anglais semble en partie

s'organiser autour de cohérences submorphologiques internes comme celles que l'on observe dans le lexique anglais :

| Matrice consonantique | classe sémantique (cognotope) | Position dans la syllabe (attaque / coda / les deux) | | | + R (agentif) |
|------------------------------|--------------------------------------|---|---|---|---|
| SP | rotation centrifuge | <i>spin</i> <i>span</i> <i>spill</i> <i>speak</i> <i>spew</i> <i>spit</i> <i>spoon</i> | <i>clasp</i> <i>wisp</i> | <i>sip</i> , <i>seep</i> , <i>sap</i> , <i>soap</i> , <i>soup</i> | <i>spray</i> <i>sprawl</i> <i>sprinkle</i> <i>spring</i> <i>sprightly</i> <i>sport</i> |
| ST | statif perceptuel (espace, temps) | <i>still stall</i> <i>stand</i> <i>stay</i> <i>stare</i> <i>start</i> <i>stop step</i> <i>stab</i> | <i>rest</i> <i>mast</i> <i>cast</i> <i>thrust</i> <i>fist</i> | <i>sit site</i> <i>set</i> | <i>stray</i> <i>string</i> <i>strewn</i> <i>stretch</i> |
| SK | surface | <i>skin</i> <i>skull</i> <i>skid</i> <i>skittle</i> <i>scamper</i> | <i>mask</i> <i>cask</i> | | <i>scour</i> <i>screech</i> <i>scrub</i> <i>scratch</i> |
| WR | torsion | | | | <i>wrought</i> <i>wrath</i> <i>writh</i> <i>wrist</i> |
| SW | Oscillation pendulation | <i>swing</i> <i>swoon</i> <i>sway</i> <i>swoop</i> <i>swear</i> <i>switch</i> <i>sweep</i> <i>swap</i> <i>swagger</i> <i>sweat</i> | | <i>sow</i> <i>sew</i> | |
| TW | binarité | <i>two twin</i> <i>-tween</i> <i>twitch</i> | | | |
| CL (gl) | Etreinte, promiscuité | <i>cling</i> <i>clench</i> <i>clasp</i> | | | |

| | | | | | |
|----------------|---|--|--|--|--|
| | | <i>clutter</i> <i>glue</i> <i>clutch</i> | | | |
| GL (cl) | luminosité | <i>glint</i> <i>glisten</i> <i>glitter</i> <i>glow</i> <i>glory</i> <i>light look</i> | | | |
| SL | Station ou mouvements non verticaux (vs <i>homo</i> <i>erectus</i>) | <i>sleep</i> <i>slay</i> <i>slope</i> <i>sleet slut</i> <i>slot slate</i> <i>sling</i> <i>slug</i> | | | |

Dans divers écrits antérieurs on a proposé que

(i) il existe pour certaines matrices une possible motivation symbolique, mais pas exclusivement phonique (ne pas oublier le rapport entre perceptions tactiles du rapport à l'objet et proprioception tactiles de l'articulation phonatoire, ni les synesthésies), mais c'est loin d'être toujours le cas : au fond une organisation partielle du lexique par classificateurs consonantiques peut être aussi « arbitraire » qu'une unité lexicale isolée ;

(ii) les matrices ne sont pas isolées et se distribuent de manière cohérente : l'ajout de *-r-* a le même effet sur *sp*, *st* et *sk* ; la notion de rotation se partage entre *sp* (rotation complète et centrifugation) et *sw* (rotation partielle : oscillation pendulaire), et de là se construit celle de binarité (*sw* : pendulation comme aperception de deux extremums successivement alternés, vs *tw* : synchronisation synthétique des deux extremum). On a là l'illustration parfaite de l'ancrage sensori-moteur et expérientiel de la formation d'une abstraction telle que le chiffre *deux*.

(iii) les matrices consonantiques initiales (dans l'attaque syllabique) sont sémantiquement dominantes et thématisent la classe sémique de l'unité lexicale alors que les matrices finales (coda) fournissent un trait intégré non classificatoire (*wrist*).

Les recherches sur la motivation du lexique anglais sont nombreuses malgré l'accusation de phonosymbolisme. Reconsidérons la question dans notre optique : le phonosymbolisme supposerait que le locuteur *crée son lexique*, comme Adam dans la Genèse, par reproduction articulatoire d'une expérience sensori-motrice immédiate (dont l'onomatopée

n'est qu'un cas particulier et réduit). Or ce n'est manifestement pas le cas puisque l'enfant se forme un lexique (a) par imitation de modèles préexistants et (b) par segmentation du continuum initial de la chaîne parlée avec une résolution analytique croissante.

La formation acquisitionnelle d'une submorphologie lexicale pertinente suppose que l'enfant détecte une cohérence submorphologique du type de celle mise en visibilité par le tableau supra. En a-t-il réellement les moyens ? S'il s'agit de créer des rapports entre des occurrences déliées du lexique telles que *spoon* au petit-déjeuner et *spend* au supermarché, c'est peu vraisemblable, car cette expérience discontinue ne crée pas l'effet de synopsis requis et artificiellement créé par le linguiste. Mais pour une partie de ce lexique les occurrences sont de fait liées dans l'expérience, comme *spoon*, *spill*, *spread* au petit-déjeuner. Dans les dictionnaires, la définition d'un mot porteur d'une matrice passe fréquemment par des quasi-synonymes porteurs de la même matrice, et il se forme souvent des compositions qui les redoublent, comme *stay still* et *to come to a standstill*, ou encore des échos alternants comme *start* et *stop*. Il faut penser au rôle très important des chansons, comptines, etc. dans la formation du savoir langagier en bas âge, tant en milieu familial (avec d'énormes inégalités ici) qu'en milieu scolaire (censé atténuer les différences) : selon son histoire personnelle l'enfant peut *de facto* être confronté à des expériences synoptiques de la cohérence submorphologique, comme dans *We're going on a Bear Hunt*. En somme, l'effet de synopsis n'est pas qu'un artefact de présentation du linguiste, il fait aussi partie de l'expérience acquisitionnelle, même de manière inégale.

On suppose donc que pour un sujet donné la détection des cohérence est possible en bas âge dans un environnement linguistique très spécifique et « submorphologiquement dense » en regard du langage quotidien de l'adulte. Pour sa part, l'adulte lui-même (parents, enseignants, écrivains, poètes) semblent intuitivement bien conscients de l'importance des effets d'échos dans la stimulation sémantique et les cultivent depuis les textes les plus enfantins jusqu'au plus littéraires (poésie ; le *Prometheus Unbound* de Shelley en est un exemple remarquable). Si l'adulte enseignant cultive la démarche analytique et constructrice de l'enfant en la nourrissant d'occurrences sensibles excitatrices en la matière, la boucle est bouclée : par delà l'hypothétique motivation sensori-motrice se trouve la catalyse sociale. Il reste alors à étudier la dynamique récurrente à long terme de ce processus inter-générationnel pour le corrélérer à un modèle morfo-génétique comme celui proposé par Philips

et déterminer comment une chaîne trans-générationnelle d'analyse du lexique antérieur soumis à l'enfant tend à se mettre en cohérence (a) par la prolifération d'unités issues d'un même étymon, et surtout (b) par la remotivation et l'incorporation analogique de nouveaux membres lexicaux au club submorphologique. Les matrices submorphémiques ne sont certainement pas de pertinence cognitive égale pour tous les sujets, mais dans la communauté linguistique les individus responsables de l'état du lexique fourni comme modèle dans une synchronie donnée sont précisément les personnalités créatrices qui ont elles-mêmes réalisé l'analyse la plus fine du système dont elles ont hérité, qu'il s'agisse de la créativité littéraire et académique ou de la créativité transgressive de la langue des jeunes.

3.2. La cognématique

Dans une série d'études antérieures, on a proposé que la morphologie grammaticale de l'anglais était elle aussi sous-tendue par des alternances régulières de submorphèmes vocaliques et consonantiques : *th-* comme marqueur d'anaphore, de récupération d'un souvenir en mémoire de travail, partagé par l'article défini *the*, les démonstratifs *this* et *that*, les circonstanciels *there* et *then* ; il s'oppose au marqueur de cataphore *wh-*, signe d'indisponibilité en mémoire de travail d'une occurrence sémantique dans une catégorie donnée par le reste du marqueur (*where*, *when*), ce qui se traduit par la fonction dialogique de l'interrogatif (rapport question / réponse) et son inversion dans le cas du relatif (l'antécédent anticipe et thématise la réponse à la question soulevée a posteriori par la subordonnée). Les principaux systèmes de marqueurs sont :

(i) pour la gestion des rapports binaires, le schème vocalique *u-i-a*, qui sous-tend le système des auxiliaires (*do*, *be*, *have*), des prépositions (*to*, *in*, *at*) et en partie leur homologue flexionnel (*to*, *-ing*, *-ed*), des verbes de perception visuelle dans le lexique (*look*, *see*, *watch*) : *u* fait projeter une cible visée à partir d'un repère, *i* fait conjointer les termes préalablement discriminés, *a* les fait disjoindre. Par « fait disjoindre » on veut dire qu'un marqueur comme l'article indéfini amorce une interprétation consistant à faire une occurrence de la classe par l'interprétant (*a cat*), qu'il s'agisse de soi ou de l'autre. Cette valeur est classiquement reconnue par la psychomécanique guillaumienne et la TOE culiolienne (bien qu'elle soit attribuée à l'affichage d'une construction énonciative plutôt qu'à la planification d'un faire interprétatif) ; ce qui ne l'est pas est le rôle formel de l'opérateur *a* lui-même dans le profilage de l'invariant cognitif et la

« communauté d'esprit » qui le lie à ses autres occurrences comme *have* (extraction d'une partie d'un tout), *as* (extraction d'un présupposé spécifique de l'ensemble des attendus disponibles), *at* (extraction d'une étape au sein d'un parcours formant ensemble paradigmatique), etc. Pour toute cette partie la valeur des submorphèmes doit être comprise comme activation d'une opération constructrice du sens muni d'un profil défini (conjoindre, disjoindre, amorcer, poursuivre, interrompre...) appliquée aux supports notionnels ou fonctionnels en présence (pour *this*, *th-i-s* : *i* = conjoindre les opérations marquées respectivement par *th* et *s*, elle-mêmes étant la reprise anaphorique du référent repéré ou mémorisé, et le présent de classification notionnelle).

(ii) pour la prise en charge temporelle des opérations à l'instant de parole, le schème consonantique *r-s-t* : *r* amorce une opération (suffixe d'agentivité *-er* = futur comportemental possible pour un animé, *singer*; comparatif *higher* : dépassement de *high*) ; *s* la poursuit (présent simple, pluriel des noms : *dogs* = poursuivre la référenciation de *dog* jusqu'à épuisement occurrence ; idem dans le domaine des procès verbaux pour *plays*) ; *t* la clôture (prétérit : *played*). Le contraste *s/t* se trouve entre autres dans les déictiques : *this* = mise en rapport immédiate (i) d'un référent mémorisé (th) à une identification notionnelle ou conceptuelle en cours (-s) avec effet de définition ([Commentaire d'une photo] *Top : In some scientists' minds, the small, round structures featured in this microscopic sample of Martian clay may be fossilized microbes. ; Even the nettles, tedious to look at, make an excellent soup; this working man's delicacy is still eaten once a year by the King who, like Prince Charles, likes to stay in touch.*) ; *that* = mise en rapport acquise (a) d'un référent repéré (th-) a une classe conceptuelle prédéterminée (-t), avec effet de reprise et de réévaluation (d'où modalisation) : *How's that for service?* ; un autre système remarquable est *yes / yet* : approbation présente / approbation passée, concession. De même, *not* anaphorise une négation posée par *no* (*no, I do not ; no client / not one client*), ce qui fait de *not* le passé métalinguistique et le préconstruit cognitive d'un *no* sous-jacent tout comme *yet* l'est pour *yes*, et *nor* est une négation complémentaire de type comparatif, un dépassement. Très probablement la même alternance sous-tend des paires lexicales comme *say / tell* et *speak / talk*. Ces mêmes opérateurs *s* et *t* sont cumulés dans la matrice lexicale *st* et dans le suffixe *-st* du superlatif, ce qui rend parfaitement compte de son sens : là où le comparatif amorce le dépassement (*more*), le superlatif le poursuit jusqu'à épuisement et clôture (*most*). *-ll* actualise le

mouvement amorcé par r par projection d'une cible future dont l'atteinte est planifiée : *will, shall, till* ; marqueur de télicité dans le lexique verbal et adjectival : *fill, fall, full*) ;

(iii) autres opérateurs : *n* (négation : *no, not...*) ; *m* : contrôle prise en charge par le locuteurs (*me, my, may, might, must, am, see / seek / seem, look / loom*).

On observe ainsi des distributions morphologiques remarquablement cohérentes (*which, what, this, that, when, where, there, then*) et des schèmes transcatégoriels (le verbe *is* comme relateur pour identification présente, le pronom *it* comme support d'une identité acquise). On ne rappelle pas ici l'ensemble du modèle : on se cherche à en préciser l'enjeu pour la question de l'émergence.

On constate que malgré le rôle perturbateur du grand changement vocalique en diachronie, malgré la fluctuation des phonèmes vocaliques selon la structure syllabique (accentuation, traits phonémiques dans l'attaque et la coda, nombre de mores : *what* vs *that*), la variation dialectale des systèmes phonologiques, on constate l'existence d'une sorte de système auto-organisé et cohérent qui se comporte *comme s'il était motivé* par la pertinence sémantique évoquée ci-dessus et ce en dépit de toutes les prédictions attendues des faits phonologiques et phonétiques. Le fait est que plus un système d'unités est fermé et plus la cohérence submorphologique est apparente : elle l'est relativement dans certains champs sémantiques et lexicaux et beaucoup plus fortement dans les alternances grammaticales. C'est qu'une classe fermée de grammèmes très fréquents, co-occurents et alternants, s'impose à la détection dans l'expérience par sa concentration même et facilite le repérage des similitudes par le sujet, qui est invité à construire des rapports analogiques, qu'ils soient justifiés par la diachronie ou animés par la remotivation – différence pertinente pour le linguiste seul, pas pour l'enfant qui *forme* sa langue dans le processus même de son propre développement dans l'environnement langagier avec lequel il interagit par un jeu de modifications réciproques.

L'hypothèse la plus vraisemblable est que les rapports entre actions sensori-motrices (phonation, audition) et actions sémantiques (interprétations) ont éventuellement pu être serrées dans des strates très anciennes de la diachronie, *voire ne faire qu'une* en termes de contrôle neurologique, par exemple *i* comme opérateur de jonction à la fois articulaire et sémantique (auquel s'ajoute la perception auditive du formant aigu F2 analogue à la perception d'un objet sonore approchant par effet Doppler), et *a* comme opérateur de disjonction pour les raisons inverses. L'histoire de la langue a en partie dilué ou complexifié

ces rapports en faisant évoluer les phonèmes, mais d'une part chaque dialecte permet aux sujets de construire leur système d'analogies cohérentes sur la base du système phonologie dans l'état où ils se trouvent quand ils en héritent, et d'autre part la graphie joue un rôle essentiel dans la compensation de la dispersion phonologique ; d'une certaine manière elle reste la signature de l'opérateur sous-jacent, qui lui ne semble pas suivre l'évolution de ses marqueurs phoniques : l'agencement des cognèmes change, la fonction sémantique des opérateurs complexes aussi, mais pas les cognèmes eux-mêmes, que l'on trouve dans des langues très anciennes et diverses.

Le sujet a ainsi la possibilité, dans le cadre de son éducation instruction linguistique par son ascendance parentale et encadrement scolaire, de construire un système d'analogies porteur ou non de traces plus ou moins indirectes de la motivation originelle et de le transmettre ensuite à sa descendance, contribuant malgré lui à pérenniser des rapports relatifs et évolutifs d'adéquation de la forme au fond dans les régions du lexique et la grammaire qui s'y prêtent. Ceci s'accommode bien de la réalité empirique, à savoir une tendance trop manifeste pour être niée mais localisée trop sporadiquement dans le lexique pour être posée comme principe organisateur intégrant.

Conclusion

La notion d'émergence est opérationnelle en linguistique à condition que l'on parvienne à produire une vision intégrée de sa dynamique à l'échelle de trois ordres de grandeur historique au moins, à savoir (i) l'émergence transitive ou réflexive de l'idée par l'acte de langage, (ii) l'émergence chez le sujet des classes lexicales, morphémiques et syntaxiques par la récurrence de l'expérience du premier niveau, et (iii) l'émergence chez les communautés langagières par l'interaction multiple et inter-générationnelle de grandes orientations de lecture cohérente des systèmes vécus. On se donne ainsi la possibilité d'expliquer des dynamiques à long terme, a priori improbables et pourtant attestées, telles que la « conventionnalisation » d'un lexique, l'accord collectif sur des analogies de formes ou des démarches syntaxiques, sans avoir à en passer par une perpétuelle remotivation sensible des formes observées par tout un chacun à tous les instants. Précisons que si l'anglais illustre bien le phénomène dans sa submorphologie, d'autres langues l'affichent avec beaucoup plus d'acuité encore, comme le basque, le japonais, l'arabe, le tagalog ou le wolof, et mettent en œuvre des

principes de mise en ordre qui résistent efficacement à l'effet d'érosion et de dispersion lié à un changement phonétique purement mécanique et incontrôlé. Pour le schème vocalique *u-i-a*, on citera par exemple : les pronoms personnels du chinois (*wo, ni, ta*) ; les déictiques basque (*hau, hori, hura*) ; le rôle des voyelles dans le système verbal du japonais (*-u* puissantiel, *-i* connectif, *-a* saturant) ; les connecteurs spatiaux du wolof (*xale bu* « l'enfant qui », *xale bi* « this child », *xale ba* « that child »).

Un des enjeux de la cognématique est l'origine du langage. D'un côté il y a bien sûr notre scepticisme envers l'idée que le langage ait « une » origine, qu'elle soit fonctionnelle (l'agriculture, la sédentarité, la chasse, le commerce...), aréale (le croissant rift / mésopotamie), temporelle (une glaciation ?). De l'autre, en envisageant sérieusement des éléments d'ancrage biologique à la morpho-sémantique langagière, un réinvestissement cognitif des possibles articulatoires, on se donne les moyens de prédire l'émergence continue des mêmes effets dus aux mêmes causes partout et toujours dans l'espace et dans le temps sans échafauder de modèle au coût théorique lourd comme le monogénéisme, et paradoxalement on se dispense aussi de l'inscription génétique d'une grammaire universelle innéiste. Pour surprenante qu'elle paraisse, la cognématique pourrait aussi résoudre bien des problèmes.

Bibliographie

- Bergen, B. K. (2004). The psychological reality of phonæstemes. *Language*, 80, 2, 290-311.
- Bohas, G. (2006), "The organization of the lexicon in Arabic and other semitic languages", in Boudelaa, S. (ed.), *Perspectives on Arabic Linguistics XVI*, Papers from the sixteenth annual symposium on arabic linguistics, Cambridge, March, 2002, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam/Philadelphia, 1-37.
- Bottineau, D. (2002), « Les cognèmes de l'anglais : principes théoriques », Lowe, R. (dir.), en collaboration avec Pattee, J. et Tremblay, R., *Le système des parties du discours, Sémantique et syntaxe, Actes du IX^e colloque de l'Association internationale de psychomécanique du langage*, Les Presses de l'Université Laval, Québec, Canada, 423-437.
- Bottineau, D. (2003), « Les cognèmes de l'anglais et autres langues », Ouattara, A. (éd.), *Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs, Théories et applications, Actes du Colloque de*

- Tromsø organisé par le Département de Français de l'Université, 26-28 octobre 2000, Ophrys, Gap, France, 185-201.
- Bottineau, D. (2004), « Le problème de la négation et sa solution dans la langue anglaise : le cognème N », Delmas, C. & Roux, L., *La contradiction en anglais, C.I.E.R.E.C. Travaux 116*, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 27-53.
- Bottineau, D. (2005), « Prédication et interaction cognitive en basque », François, J. & Behr, I., *Les constituants prédicatifs et la diversité des langues, Mémoires de la Société de Linguistique, XIV*, Peeters, Louvain, 97-132.
- Bottineau, D. (2004), « Le cognème <M>, marque linguistique de la présence de l'auteur dans les grammèmes anglais », BANKS, D. (éd.), *Les marqueurs linguistiques de la présence de l'auteur*, L'Harmattan, 143-164.
- Bourguine, P. & Stewart, J. (2004), "Autopoiesis and Cognition", *Artificial Life 10*: 327-345.
- Corballis, M. (2003). From hand to mouth: the gestural origins of language. In M. H.
- Coursil, J. (2000), *La fonction muette du langage*, Ibis Rouge Éditions, presses Universitaires Créoles, Guadeloupe
- Dessalles, J-L. (2000), *Aux origines du langage - Une histoire naturelle de la parole*, Paris : Hermès.
- Diver, W. (1979), "Phonology as human behavior," in D. Aaronson and R. Rieber (eds.), *Psycholinguistic research: implications and applications*. Hillsdale, N.Y.: Lawrence Erlbaum Assoc., pp. 161-182.
- Douay, C. (2000), *Éléments pour une théorie de l'interlocution, Un autre regard sur la grammaire anglaise*, Presses Universitaires de Rennes.
- Erard, Y., « De l'énonciation à l'enaction. L'inscription corporelle de la langue », *Cahiers de l'Institut de Linguistique et des Sciences du Langage, n° 11, Mélanges offerts en hommage à Mortéza Mahmoudian, tome I et II*.
- Keller, P.-H. (2006), *Le dialogue du corps et de l'esprit*, Odile Jacob, Paris.
- Maturana, H. (1978), "Biology of language: The epistemology of reality", in Miller, G., and E. Lenneberg (eds.), *Psychology and Biology of Language and Thought: Essays in Honor of Eric Lenneberg*, New York: Academic Press, 1978, 27-64.
- Maturana H.R. & Varela F.J. (1980). *Autopoiesis and cognition: the realization of the living*. Reidel, Dordrecht.
- Oudeyer, P.-Y. (2006), *Self-organization in the evolution of speech*, Oxford.

- Philps D. (1997), « À la recherche du sens perdu: <sn->, du marqueur au mythe », *Anglophonia / Sigma 2*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 209-238.
- Philps, D. (2003), « L'invariance sub-lexicale et le marqueur », *Anglophonia / Sigma 14*, Toulouse : Presses Universitaires du Mirail : 177-193.
- Philps, D. (2005), « *Shall*, l'obligation, et le marqueur sub-lexical Anglophonia 18, Toulouse : Presses Universitaires du Mirail : 85-99.
- Robert, S. (éd.). (2003), *Perspectives synchroniques sur la grammaticalisation*, Peeters, Louvain-Paris.
- Toussaint, M., (1983), *Contre l'arbitraire du signe*, Paris, Didier.
- Varela F., Thompson E. & Rosch E. (1993). *The Embodied Mind: Cognitive Science and Human Experience*. MIT Press, Cambridge.
- Vygotsky L.S. (1962). *Thought and Language*. E.Kaufmann & G.Vakar, eds & trans., MIT Press, Cambridge.